

Du 3 au 7 décembre 2008

LA DERAISON D'AMOUR

D'après les écrits et correspondances de Marie de l'Incarnation, texte établi par Jean-Daniel Lafond, en collaboration avec Marie Tifo /
mise en scène Lorraine Pintal



Célestins

THÉÂTRE DE LYON

Du 3 au 7 décembre 2008

LA DERAISON D'AMOUR

D'après les écrits et correspondances de Marie
de l'Incarnation, texte établi par Jean-Daniel
Lafond, en collaboration avec Marie Tifo /
mise en scène Lorraine Pintal

Avec Marie Tifo

Assistance à la mise en scène – Claude Lemellin

Décor – Michel Gauthier

Musique – Yves Dubois

Costumes – Catherine Higgins

Lumières – Denis Guérette

Chorégraphie – Jocelyne Montpetit

Maquillages – Jacques-Lee Pelletier

**Création en septembre 2008
au Théâtre du Trident
(Québec)**

Coproduction :
Théâtre du Nouveau Monde (Montréal)
Théâtre du Trident (Québec)

En collaboration avec la Société du 400^{ème}
anniversaire de Québec



MARIE GUYART

Sans les femmes comme Marie Guyart, notre pays n'existerait pas. Ce sont elles, en effet, qui établissent les fondements de la société telle que nous la connaissons : éducation, santé, secours aux pauvres, soutien des plus vieux, accueil des orphelins, encadrement des familles, emploi et immigration.

Les femmes du 17^e siècle ne sont pas seulement des ventres, propres à perpétuer la race et à servir leurs hommes. Non seulement composent-elles plus de la moitié de la force de travail mais leur société, bien que patriarcale et restrictive, reconnaît l'absolue nécessité de leur apport économique, social, culturel et religieux. C'est particulièrement vrai en France qui, dévastée par les guerres civiles et religieuses, entame sa reconstruction au moment précis où le pays s'ouvre à la colonisation américaine. La force vive des femmes est alors mise à contribution dans tous les domaines.

C'est pourquoi Marie Guyart peut surmonter l'obstacle de la clôture, traverser l'Atlantique et ériger son couvent d'enseignement à Québec en 1639 pour éduquer dans la foi chrétienne et « civiliser » les petites Amérindiennes qui seront mariées à des Français ou à des convertis amérindiens. Ainsi Marie participe-t-elle au projet royal de fusionner les nations amérindienne et française. Car pour la couronne française, les « peuples » sont la source même de la puissance. Accroître le nombre de sujets est une nécessité d'autant plus forte qu'au début du 17^e siècle, le pays se remet mal de la grande saignée opérée par les divisions religieuses. Il s'agit donc de réunir tous les peuples français, qu'ils soient de France ou des colonies. C'est pourquoi, la religion constituant le ciment idéal de cette réunion, la charte des Cent Associés spécifie en 1632 que tous les baptisés amérindiens seront réputés « naturels français ». Rapidement cependant, les missionnaires se rendent compte que ce projet est voué à l'échec car les colons donnent un trop mauvais exemple aux Amérindiens. Marie Guyart est la première à exprimer un certain relativisme culturel : il est impossible, constate-t-elle, de franciser les Amérindiens tout simplement parce qu'ils sont amérindiens. Toutefois, il est plus que possible de les évangéliser. Elle insiste : les nouveaux chrétiens « font honte à ceux de l'ancienne France ».

Dotée d'un aplomb et un bon sens remarquables, cette maîtresse femme née, en 1599, au sein d'une famille de boulangers de Tours, se marie, en 1617, au soyeux Claude Martin. Veuve deux ans plus tard, elle élève son fils Claude tout en dirigeant l'entreprise de transport de son beau-frère jusqu'à ce qu'elle se décide à se retirer du monde. En 1631, elle entre chez les Ursulines de Tours, confiant son fils à sa sœur. Elle a déjà le dessein de convertir les âmes. Soutenue par un large réseau qui, de ses proches s'élargit jusqu'à Anne d'Autriche, elle se fait envoyer au Canada où, littéralement, elle prend pays et se consacre tout entière à éduquer les filles tant « dans la connaissance des mystères, que dans les bonnes mœurs, dans la science des ouvrages, à lire, à jouer de la Viole et en mille autres petites adresses » (dont la peinture sur fil). Au fil de sa correspondance, elle témoigne de la vie de la colonie, note la décimation des Amérindiens par les guerres et les épidémies, assiste à l'installation des colons français. Elle meurt à Québec en 1672, après une longue vie faite de visions mystiques et de travail évangélisteur très terre à terre.

Car la première missionnaire française outre-mer est aussi une « folle de Dieu ». Ce qui caractérise cette grande mystique, cette « Thérèse du Nouveau monde », c'est qu'elle est animée, voire violemment possédée, par « l'amoureuse activité »

de son Dieu, tout en demeurant plongée dans l'action concrète. Investie d'une mission divine, elle affronte tous les périls : ceux de la mer (tempêtes, corsaires, icebergs, famine), ceux des peuples rencontrés (qui menacent la poignée de Français installés en Amérique), ceux de la vie quotidienne (pauvreté, froid, neige, instabilité d'un pays en guerre, vieillesse et maladies) et nombre de difficultés, dont l'incendie du monastère et le tremblement de terre de 1663, qui réduisent les Ursulines « à l'état d'un Job non sur le fumier mais sur la neige ». Et malgré tout cela, Marie s'entête dans la lignée des antiques héros chrétiens : elle fait pénitence, s'abaisse afin de se « tenir en son esprit de sacrifice », c'est-à-dire faire mourir la créature et réduire (du latin *reducere*, rediriger) ses énergies vers un seul et même but : la fusion avec la divinité. Marie est ce que l'on appelle une contemplative dans l'action.

Théologienne, spécialiste du *Cantique des Cantiques*, elle est aussi linguiste, polyglotte, auteure de dictionnaires qui servent les missionnaires tant dans les langues iroquoiennes qu'algonquiennes. De surcroît, Marie Guyart est une épistolière prolifique et avertie – son abondante correspondance et ses deux autobiographies constituent le complément obligatoire des fameuses *Relations des Jésuites*, principale source ethnographique de l'histoire canadienne. Selon François-Xavier de Charlevoix, « les éloges qu'en ont fait de très-grands hommes, & ses propres ouvrages, où l'on admire un goût exquis, une raison saine, un génie sublime, & cette onction divine qui distingue si bien les écrits des Saints, l'ont déjà placée au rang des plus illustres femmes ».

Or si Marie Guyart paraît extraordinaire, elle ne sort pour ainsi dire pas de la norme. Elle passe en effet par tous les états qui attendent alors une femme : cette catholique (les catholiques sont en majorité en France au 17^e siècle) va, en effet, de l'état de fille obéissante (obéissant à son père), à celui de femme mariée (soumise à son mari), de mère (soucieuse du bien-être de son fils), de veuve (jouissant d'une autonomie certaine), de religieuse (tout à fait le modèle post-Concile de Trente). À l'intérieur de chacun de ces états successifs de fille, épouse, mère, veuve et religieuse, Marie déploie une remarquable « agentivité ». Toutefois, malgré la singularité de son expérience, elle agit sans jamais sortir des limites explicites de la culture et de la sensibilité imposées par sa société.

Dominique Deslandres
Professeure titulaire au département d'histoire
Université de Montréal

JEAN-DANIEL LAFOND, OBSERVATEUR ATTENTIF DU MONDE ET DE SON TEMPS

« Le travail de Lafond, où art, rêve, histoire, identité et engagement s'entrecroisent, et les réflexions qu'il propose, s'avèrent un plaidoyer ouvert pour la culture et l'intelligence. »
Pierre Véronneau dans *Le Dictionnaire du cinéma québécois*
de Michel Coulombe et Marcel Jean,
Nouvelle édition revue et augmentée par Michel Coulombe,
Éditions Boréal, 1999.

Époux de la gouverneure générale du Canada, Michaëlle Jean, Son Excellence Jean-Daniel Lafond, est né en France, où il a été professeur de philosophie et chercheur en sciences de l'éducation. Professeur-invité à l'Université de Montréal en 1974, il choisit l'exil au Canada et devient citoyen canadien en 1981. Depuis, il se consacre au cinéma.

Il est l'auteur d'une quinzaine de films, qui s'inscrivent dans la continuité du cinéma documentaire de création : *Les traces du rêve* (1985, en nomination au prix Génie du meilleur documentaire), *Le voyage au bout de la route* (1987), *Le visiteur d'un soir* (1989), *La Manière Nègre ou Aimé Césaire, chemin faisant* (1991), *Tropique Nord* (1994 - Prix TV5 du meilleur documentaire francophone), *La liberté en colère* (1994), *Haïti dans tous nos rêves* (1995 - Prix du meilleur film politique, Festival Hot Docs, Toronto 1996), *L'Heure de Cuba* (1999 - en nomination au prix Gémeaux du meilleur documentaire), *Le temps des barbares* (1999), *Salam Iran, une lettre persane* (2002 - Prix Gémeaux du meilleur documentaire), *Le faiseur de théâtre* (Les Films d'Ici, France, 2002), *Le cabinet du Docteur Ferron* (2003 - Prix Gémeaux du meilleur documentaire). *Le fugitif ou les vérités d'Hassan* (2006 - Nominé en 2007 pour 4 Gémeaux, sélectionné dans plus de 20 festivals à travers le monde).

Observateur attentif du monde et de son temps, Jean-Daniel Lafond crée des œuvres cinématographiques qui composent des récits émouvants et provocants, de véritables poèmes philosophiques qui sont autant d'invitations au voyage et à la réflexion sur le destin des êtres et des peuples. Parallèlement au cinéma, il a développé une œuvre radiophonique originale (à France-Culture et à Radio-Canada), a publié plusieurs livres et fait des incursions au théâtre. Il est cofondateur en 1998 et président jusqu'en 2005 des Rencontres internationales du documentaire de Montréal. Ses films ont reçu de nombreux prix nationaux et internationaux. Il a reçu le prix Lumières en 1999 et est Compagnon de l'Ordre du Canada depuis 2005.

En septembre 2008, ses deux plus récentes œuvres seront présentées dans le cadre du 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec : *Folle de Dieu*, un long métrage inspiré des écrits de Marie de l'Incarnation (1599-1672), mystique et première femme écrivaine du Canada, dont Marie Tifo incarne le rôle principal, et *La Dérision d'amour*.

MARIE TIFO, SINGULIÈRE ET PLURIELLE

Les Bons Débarras, *HA ha!...*, *L'Hiver de force* : toujours Marie Tifo restera l'interprète idéale de Réjean Ducharme. Elle a pourtant tout joué : Claudel et Federico Garcia Lorca, Sam Shepard et Goldoni, la mère d'Hamlet et Mère Courage, des créations de Roland Lepage, d'André Ricard, de Michel Marc Bouchard, de Dominic Champagne et de Jean Marc Dalpé, mais ce sont ces trois œuvres qui immanquablement nous reviennent en tête, ces trois figures de maîtresses femmes, fougueuses et gouailleuses, violentes et sensuelles, émouvantes et pourtant fort fragiles, à travers lesquelles Marie Tifo a su transmettre toute la verve de Ducharme et qui ont certes contribué à créer son image d'actrice nationale, d'actrice capable plus que toute autre de rendre cette chaleur, cette vivacité, cette générosité, cette impétuosité et cette absence de prétention qui nous sont propres, à nous Québécois.

Tout film, toute représentation théâtrale est aussi la radiographie d'une histoire d'amour entre un cinéaste ou un metteur en scène et une actrice. Que l'on pense à Ingmar Bergman et Liv Ullmann, à Claude Chabrol et Isabelle Huppert, à Roberto Rossellini et Ingrid Bergman, à André Brassard et Rita Lafontaine. Ils sont nombreux les cinéastes et metteurs en scène qui ont eu une histoire d'amour avec Marie Tifo, à commencer par le cinéaste Yves Simoneau, qui l'a retrouvée dans pas moins de six films : *Dernier Voyage*, *Les Yeux rouges*, *Pouvoir intime*, *Les Fous de Bassan*, *Dans le ventre du dragon* et *Napoléon Bonaparte*, et par la metteuse en scène Lorraine Pintal, qui tant de fois l'a dirigée : dans *HA ha!...* et *L'Hiver de force*, dans *Les Beaux Dimanches* de Marcel Dubé, *Tartuffe* de Molière, *Les Sorcières de Salem* d'Arthur Miller, *Monsieur Bovary* de Robert Lalonde, *Une adoration* de Nancy Huston et aujourd'hui dans *La Déraison d'amour*. Mais cet attachement à son égard, les spectateurs aussi la cultivent, eux qui la retrouvent sur scène, à la télé ou au cinéma, comme une sœur bien-aimée qu'il fait bon retrouver, comme une femme proche et familière. Il y a en effet une part d'alchimie qui entre dans la relation que l'on entretient tous avec Marie Tifo, faite de séduction, de complicité et d'identification mêlées. Apportant une présence et une authenticité dégagées de toute pose, de toute affectation, elle a développé, au gré de ses multiples rôles souvent flamboyants de femmes combattives et énergiques, un lien affectif avec le public, qui devient toujours plus fort au fil des ans. Tel celui que les Italiens entretenaient avec la magnétique Anna Magnani, qui a su donner corps et âme à la femme italienne dans tous ses états.

Mais le temps des stars n'est plus ce qu'il était et Marie Tifo n'en fait jamais qu'à sa tête, et s'en donne à cœur joie dans l'exploration d'images d'elle-même toutes différentes les unes des autres. Ainsi un monde sépare-t-il ses personnages marquants à la télé dans *Le Parc des braves* et *Temps dur*. De même, tout oppose la guérisseuse qui soigne Philippe Noiret dans le film *Père et fils* de Michel Boujenah et la mère de famille qui accueille un homosexuel au moment où tout Rome célèbre l'arrivée d'Adolf Hitler dans la pièce *Une journée particulière* d'Ettore Scola. Et même s'il s'agit de deux femmes handicapées, rien ne réunit l'enseignante paralysée qui fait la rencontre, libératrice, d'un homme lui aussi paralysé dans *T'es belle*, *Jeanne* de Robert Ménard et la sirène de *Kalamazoo* d'André Forcier, qui tantôt parle avec sa voix, tantôt avec celle de Rémy Girard, dont le personnage tombe amoureux d'elle. Non seulement Marie Tifo enchaîne-t-elle film sur film, pièce sur pièce, série télé sur série télé depuis trente-cinq ans, mais elle explore aussi toutes les formes de son art et toutes les manières d'approcher les grands rôles pour mieux en faire péter les coutures,

comme elle le fait aujourd'hui avec Marie de l'Incarnation. Outre que son talent lui permet de couvrir un large spectre et de résister au temps et aux modes, cet itinéraire gourmand démontre une volonté très nette de se faire sismographe de tous les terrains de jeu.

MARIE, MARIE

On m'a appelée Marie, on m'a consacrée à la Vierge, on m'a fait porter du bleu comme elle pendant des années : j'étais l'enfant miraculée...

Nous étions à Québec dans les années cinquante, la religion était omniprésente dans nos vies.

L'enfant miraculée : ce fut mon premier personnage et mon initiation au cérémonial. Comment ne pas devenir actrice après cela ?

Un jour, il y a vingt ans, je rencontre Jean-Daniel Lafond, qui me parle de Marie de l'Incarnation, qui me parle de son désir de faire un film sur cette femme extraordinaire et, quand il me demande de l'incarner, le doute m'envahit. Le personnage de cette religieuse me laisse perplexe, la foi de mon enfance est bien loin et finalement le projet tombe dans l'oubli.

Mais il est de ces rêves qui restent toujours présents dans nos mémoires et qui ne demandent qu'à être éveillés. Le hasard d'une récente rencontre avec Jean-Daniel a redonné vie au projet; à cinquante ans, je redécouvre ce personnage qui me fait toujours aussi peur mais qui m'emballe.

Les multiples visages de Marie, femme, mère, écrivaine et folle de Dieu, sont autant de propositions que des voies à suivre.

Qu'est-ce qui sous-tend cette exaltation ? Quel est cet amour de Dieu ? Cette recherche de soi est comme la recherche d'un personnage : toute une quête pour une actrice.

Ces questions tournent autour de cette femme unique qui a quitté son fils et son pays comme, aujourd'hui, on part dans l'espace sans s'inquiéter du retour.

Marie Tifo

**DE L'ORGANIQUE AU SPIRITUEL,
DU PHYSIQUE AU MÉTAPHYSIQUE**

**Jean-Daniel Lafond et Marie Tifo
parlent de *La Déraison d'amour***

En novembre 1980 était présentée à Québec et à Montréal une production intitulée *Marie de l'Incarnation*, qui avait été créée à Paris à l'automne 1979. Le texte avait été établi d'après la correspondance de Marie de l'Incarnation par Jean-Louis Jacopin, qui assurait la mise en scène, et par Marcel Bozonnet, futur administrateur de la Comédie-Française, qui interprétait lui-même le rôle de Marie de l'Incarnation. Le programme nous apprend que vous, Jean-Daniel Lafond, et les Ateliers audiovisuels du Québec assuriez alors la préproduction du spectacle. Quel fut exactement votre rôle sur cette production, qui fut accueillie avec grand enthousiasme ?

JEAN-DANIEL LAFOND – J'ai rencontré Marcel Bozonnet et Jean-Louis Jacopin en 1979 quand ce spectacle a été monté au Théâtre du Lucernaire. Ce sont eux qui m'ont lancé sur les traces et dans les écrits de Marie de l'Incarnation. J'ai été fasciné par l'histoire exceptionnelle et l'écriture incandescente de cette femme du 17^e siècle, première écrivaine de l'Amérique française. L'idée est née de revenir sur les lieux de Marie Guyart et de monter la pièce au Québec tout en faisant un film autour du propos. Les Ateliers audiovisuels du Québec (fondés et présidés par le cinéaste Arthur Lamothe, avec lequel je travaillais) sont entrés dans l'aventure en produisant la pièce et en souhaitant soutenir un projet de film qui malheureusement ne se fera pas. C'est ainsi que j'ai travaillé avec Marcel et Jean-Louis tout au long de la production québécoise du spectacle, qui a été présenté au Théâtre du Vieux-Québec, puis à Montréal. J'ai été responsable du passage de la pièce de la France au Québec, ce qui n'était pas évident à cette époque-là : proposer alors un spectacle avec un propos religieux relevait même de l'exploit ! J'ai alors développé une recherche personnelle sur Marie de l'Incarnation, son itinéraire spirituel et sa pensée à travers ses écrits. J'ai rencontré les Ursulines de Québec, qui m'ont très gentiment reçu et aidé.

Si je comprends bien, déjà, à cette époque, l'idée avait germé en vous de proposer votre propre montage à partir des 13 000 lettres de cette grande mystique ?

J.-D. L. – Ce qui se confirme alors, c'est ma relation à Marie de l'Incarnation ; ce qui germe, c'est la volonté de faire un film ! Dès 1980, j'entreprends un long voyage avec Marie Guyart, qui va trouver son aboutissement 28 ans plus tard dans *Folle de Dieu* (le film) et *La Déraison d'amour* (la pièce). Je suis parti en quête de cette femme à travers les livres qui lui sont consacrés, les lieux qu'elle a fréquentés, les hommes et les femmes qu'elle a rencontrés. Ainsi, je suis allé dès 1980 à l'Abbaye de Solesmes pour rencontrer Dom Guy Oury, un moine bénédictin qui a consacré une grande partie de son œuvre à établir et à publier – à la suite de Dom Jamet au Québec – la correspondance de Marie de l'Incarnation. Il a aussi écrit une biographie passionnante et de nombreuses études. Grâce à lui, j'ai même pu expérimenter la vie monacale lorsqu'il m'a fait séjourner derrière la grille de son monastère.

MARIE TIFO – Et Marcel Bozonnet te suivait alors dans cette entreprise ?

J.-D. L. – Ensemble, nous sommes allés une fois voir Dom Oury à Solesmes. Il nous fascinait par sa capacité de se confondre avec son sujet. Un vrai acteur ! Il se prenait littéralement pour elle. De son côté, lorsque je l'ai rencontré, Marcel

Bozonnet avait déjà fait clairement son choix théâtral. Marqué par le théâtre nô, il représentait la féminité en empruntant à la gestuelle orientale et aux postures des statues du Bernin. Mais, pour revenir à votre question, le projet de proposer mon propre montage des écrits de Marie de l'Incarnation n'est pas venu tout de suite.

M. T. – C'est à Québec que j'ai vu le spectacle et que nous nous sommes rencontrés, Jean-Daniel et moi. Je venais tout juste de jouer dans *Les Bons Débarras* et Jean-Daniel me connaissait pour cette raison. Mais c'est d'abord avec le projet de film qu'il m'a approchée.

J.-D. L. – Il est clair que ce premier projet de film avorté était marqué par cette formidable aventure avec Bozonnet. J'ai écrit un scénario en 1982, que j'ai proposé à Marie, et qui est resté lettre morte. Mais je n'ai jamais abandonné le projet. Je n'ai jamais cessé de l'alimenter. J'ai rencontré des historiens, des écrivains, des féministes, des philosophes, des théologiens. Mes retrouvailles avec Marie Tifo ont été décisives et ont donné une vie nouvelle au projet en 2003. Je l'ai alors entraînée dans mes recherches, elle m'a apporté sa sensibilité, son immense énergie, sa grande expérience et sa force de conviction. Marie de l'Incarnation est devenue notre lecture commune et une quête partagée. Il est amusant de noter que le cycle complet de la genèse de *La Déraison d'amour* commence en 1980 par une production théâtrale, qui donne naissance à un projet de film qui va se transformer pendant plus de vingt ans pour donner naissance en 2008 à un film intitulé *Folle de Dieu*, qui, lui, va accoucher de la pièce *La Déraison d'amour*. Maintenant la boucle est bouclée !

M. T. – En 2003, lorsque le projet renaît comme le dit Jean-Daniel, j'avais alors l'âge du personnage – Marie de l'Incarnation commence à écrire ses *Relations* à 54 ans – et il me semblait avoir dorénavant ce qu'il fallait pour incarner l'itinéraire spirituel de cette femme exceptionnelle. Nous nous sommes alors isolés, Jean-Daniel et moi ; nous nous retrouvons trois fois par semaine dans une petite chapelle et lisions en parallèle l'ensemble de la correspondance. Puis nous comparions nos choix : les lettres qui nous paraissaient essentielles. Et c'est ainsi que nous sommes passés à travers toute l'œuvre et que nous sommes parvenus à une première version du montage. Il nous a ensuite fallu élaguer pour en arriver au spectacle d'une heure quinze, que nous offrirons d'abord à Québec, puis en France et enfin à Montréal. En fait, il s'est agi d'un travail de réduction progressive, qui n'est pas allé sans regrets, bien sûr, mais je crois vraiment que l'essentiel est là. Puis, au cours de cette longue élaboration, nous nous sommes rendu compte que l'écriture de *La Relation spirituelle* en 1654 marque véritablement un tournant dans sa vie : à partir de là elle fait vraiment « œuvre d'écrivain ».

Qu'est-ce qui a orienté les choix que vous avez forcément dû faire ?

M. T. – Il faut préciser qu'il ne s'agit en aucun cas d'une biographie de Marie de l'Incarnation, mais bien de la « relation » d'une femme multiple, partie pour l'Amérique en 1639, d'une femme qui a traversé l'océan dans une coquille de noix, ne sachant pas vraiment ce qui l'attendait là-bas, vers quel monde inconnu. De nos jours, la seule équipée comparable équivaldrait à partir pour la planète Mars !

Vous parlez d'une femme « multiple ». De son arrivée au Canada en 1639 jusqu'à sa mort en 1672, Marie de l'Incarnation s'est consacrée aux affaires de la communauté ursuline de Québec et a laissé en quelque sorte deux œuvres : d'une part des travaux d'érudition (dont un catéchisme et des dictionnaires de langues amérindiennes) et des ouvrages d'exégèse religieuse et, d'autre part, ces milliers de lettres, qui ne sont pas que des documents historiques, mais bel et bien des textes. Un regard ethnologique et un regard proprement littéraire peuvent donc être portés sur cette œuvre

à deux faces. Ces deux regards, ces deux volets de l'œuvre de Marie de l'Incarnation sont-ils présents dans *La Déraison d'amour* ?

M. T. – Il n'y a pas seulement deux volets à cette œuvre, mais bien plusieurs ! C'était une femme qui a écrit durant quarante ans et ce, sous toutes les formes possibles. Il y a, c'est vrai, les dictionnaires de langues amérindiennes, les traductions des chants religieux, l'utilisation des langues amérindiennes comme outil d'évangélisation. Il y a aussi la correspondance technique avec les religieux et les bailleurs de fonds demeurés en France, car elle est aussi trésorière d'une certaine façon.

J.-D. L. – Et il ne faut pas oublier qu'avant d'être veuve, elle partageait avec son mari la gestion d'une entreprise de transport fluvial et terrestre sur la Loire.

M. T. – Avec succès d'ailleurs ! Marie Guyart était une femme d'affaires ! Et ce savoir acquis en France va lui servir dans la gestion de la communauté.

J.-D. L. – Un autre volet de l'œuvre est la correspondance avec son fils demeuré en France. Elle lui donne des conseils de vie, sur un ton moralisant qui pourrait un peu faire sourire aujourd'hui (« Je suis heureuse d'apprendre, écrit-elle, que tu délaisses les créatures... »), lui raconte aussi son parcours intérieur et devient en quelque sorte son guide spirituel et lui, son confident d'outre-Atlantique. À distance, elle veille à son éducation et compense ainsi la douleur de la séparation. Ce fils abandonné par sa mère deviendra par la suite un illustre Bénédictin, Dom Claude Martin, et un grand théologien. Et il y a enfin les écrits mystiques de Marie de l'Incarnation, surtout deux *Relations* : la première, écrite en 1633, a malheureusement disparu dans un incendie et la seconde dite de 1654 a été éditée par son fils. Elle l'a écrite à la demande de son directeur de conscience, mais peut-être plus pour répondre aux exigences de son fils : il veut tout savoir sur cette *déraison d'amour* qui a conduit sa mère à le quitter au nom de Dieu. C'est un texte incandescent, brûlant de passion pour son « Divin Époux », écrit dans une langue vertigineuse. Dom Oury qualifie la Relation de 1654 de « chef-d'œuvre le plus achevé de notre littérature mystique française ».

Et tous ces aspects de l'œuvre sont donc présents dans *La Déraison d'amour* ?

J.-D. L. – Oui, nous avons voulu refléter l'œuvre et la femme dans tous ses « états » : l'organisatrice, la bâtisseuse, l'observatrice de la vie quotidienne d'une société naissante et d'un couvent du bout du monde.

M. T. – La difficulté qu'elle a de trouver des ouvriers, sa relation avec les Amérindiens, son émotion lorsque de petites Amérindiennes arrivent au couvent, son œuvre de chroniqueuse, si je puis dire, toutes les petites histoires de la communauté qu'on vient lui raconter et, en même temps, sa relation à Dieu, qu'elle essaie d'exprimer à son fils.

Et, sur scène, à qui s'adresse-t-elle ?

M. T. – À son fils, toujours. Et à Dieu. Et à chaque instant, même dans l'évocation des détails de la vie quotidienne, elle demeure un formidable écrivain. Que l'on prenne par exemple l'évocation du tremblement de terre, on remarque là une construction littéraire d'une exceptionnelle efficacité dramatique ! Pour une actrice, c'est un formidable défi ! D'autant plus que, si on s'est permis de moderniser la langue, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une écriture baroque redoutable pour une comédienne !

J.-D. L. – Cela crée une poétique très particulière. Cette femme est contemporaine de Bossuet, de Pascal, de Descartes, de Racine et de Molière, autant d'écritures de son temps qu'elle « porte ». On ne peut affirmer avec certitude qu'elle a lu ses contemporains, mais il ne fait cependant aucun doute que son écriture est marquée par les interrogations existentielles et les recherches stylistiques de son temps.

M. T. – Elle se plaint dans une lettre de ne pas avoir suffisamment le temps de lire...

J.-D. L. – Elle a été influencée par l'œuvre des grands mystiques en particulier François de Sales et son livre *Introduction à la vie dévote*, par les grands textes comme le *Cantique des cantiques* et les lectures spirituelles. C'est un modèle d'intelligence, de détermination et d'engagement qui devient ici une écrivaine d'une extrême élégance dans l'expression d'un mysticisme très attentif aux signes de Dieu et des hommes.

M. T. – C'est une écriture d'une sensualité et d'un souffle exceptionnels !

La Déraison d'amour est le titre du volet théâtral de votre projet, dont le volet film a pour titre *Folle de Dieu*. Marie de l'Incarnation navigue donc, selon vous, entre *déraison* et *folie* ? Y a-t-il à vos yeux quelque chose de la sainte Thérèse extatique chez Marie Guyart ? La passion et l'extase mystique ont donc leur *raison*, que la *raison* ne connaît pas ? Peut-on séparer, à votre avis, expérience mystique et érotisme ?

M. T. – Ce serait impossible et malvenu ! Cette femme, je le répète, est une conquérante, partie en Amérique à la conquête de sa liberté. Pour elle, tout était possible en arrivant ici. Et son écriture est traversée par le même désir fou de s'affranchir de toutes les interdictions.

Croyez-vous qu'en France son territoire lui semblait trop « balisé » ?

J.-D. L. – Il faut se rappeler que la France sort à peine des guerres de religions qui ont divisé le pays dans des combats fratricides.

M. T. – Je crois parfois qu'une femme aussi libre et affranchie des dogmes aurait été envoyée au bûcher ! L'expression de son amour divin est très sensuel, très érotique ; je n'ose pas imaginer comment cela aurait été perçu en Europe à cette époque ! Vous me direz qu'il y a eu d'autres grands mystiques, mais la véritable « folie » qui traverse son écriture était et demeure encore très dérangeante.

J.-D. L. – Elle est entrée dans les Ordres à Tours assez tardivement. Elle arrive à Québec à 39 ans. Quand on est roturière et qu'on a un enfant, on ne peut espérer tenir un grand rôle en France dans un couvent établi et hiérarchisé. Son intelligence la distingue et sa dévotion la désigne pour une mission plus lointaine. Elle va voir le Canada en songe, répondre à l'appel divin et se servir du Nouveau Monde pour se réaliser pleinement. Consciente de sa mission, elle part évangéliser les âmes dans les pays sauvages, pour contrer ainsi la crise d'une religion catholique en perte de fidèles et de vocations en France. Mais elle part également pour s'engager dans une aventure personnelle, pour être « transportée » par la force d'un amour divin qui la transcende. Ses écrits témoignent de ce désir d'emportement, de ravissement, dans tous les sens du terme. La Nouvelle-France lui a donné un espace de liberté et lui a permis de vivre un rapport au réel et à l'Autre qui lui convenait davantage. Ce qui en fait une mystique bien différente de sainte Thérèse d'Avila par exemple. À ce propos, Dom Oury me disait : « Imaginons que sainte Thérèse d'Avila entre ici dans cette chapelle, elle va aussitôt monter au plafond ! Mais si Marie de l'Incarnation entre, elle va garder les deux pieds sur terre ! »

M. T. – Voilà une femme super concrète et en même temps engagée dans une irraisonnée quête de Dieu. C'est pourquoi on a fait appel à la chorégraphe Jocelyne Montpetit pour préciser le langage du corps dans la représentation. J'éprouvais le besoin comme comédienne de témoigner du fait que le corps de cette femme exulte, que sa parole est puissamment incarnée dans le corps, que sa passion s'inscrit bel et bien dans sa chair. Jocelyne, une femme de ma génération, qui a travaillé au Japon auprès de maîtres du butô, me semblait la chorégraphe toute désignée pour donner corps à cette déraison et à cette élévation.

Ce projet s'inscrit dans le cadre des festivités entourant le 400^e anniversaire de la fondation de la ville de Québec... et s'inscrit aussi parfaitement dans une recherche que vous menez depuis des années, à mi-chemin de l'anthropologie et de la littérature, sur les écritures nationales (Aimé Césaire, Jacques Ferron) et sur les ferments identitaires des cultures et des sociétés. Quels liens établissez-vous entre ce double projet et tous ceux qui l'ont précédé ?

J.-D. L. – Au cinéma comme au théâtre, il y a toujours une relation secrète entre le personnage et l'auteur ! J'ai fait plusieurs films portant sur des situations d'exclusion ou des personnages isolés. C'était le cas d'Aimé Césaire, poète de l'insularité martiniquaise et de la négritude, du docteur Ferron, ce « cloîtré de l'écriture » dans son cabinet médical enfumé, mais c'est aussi le cas de Marie de l'Incarnation, écrivant la nuit dans le réduit de sa cellule ou devant l'âtre de la cheminée commune, dans le silence du monastère. L'exil est insulaire, l'écriture est salutaire. Le film *Folle de Dieu* et la pièce *La Déraison d'amour* suivent le chemin qui va des mots tracés sur le papier au XVII^e siècle par cette femme en quête de Dieu et de liberté à la voix et au corps de Marie Tifo, la comédienne qui brise le silence et leur redonne vie et sens. C'est ça l'alchimie merveilleuse qui unit l'écriture et le théâtre, Marie de l'Incarnation et Marie Tifo.

M. T. – Je demeure convaincue, pour ma part, que ce projet tombe à point nommé. Nous vivons à une époque où nous nous interrogeons sur notre héritage religieux, sur la présence du religieux dans nos vies, sur la perte des repères que nous éprouvons alors que nous disons avoir tourné le dos au religieux (mais est-ce vraiment le cas ?).

J.-D. L. – En ce sens, je souhaite qu'à travers le texte et la comédienne qui le portera, le spectateur retrouve la beauté d'une langue qui exprime l'indicible qui jouxte le sacré, entre le corps et l'esprit, entre l'organique et le spirituel. Je souhaite aussi qu'il comprenne que le sacré appartient à la culture, et, qu'il n'est pas la propriété exclusive du religieux.

Propos recueillis par Stéphane Lépine
le 27 mars 2008

**CALENDRIER
5 REPRÉSENTATIONS**

DECEMBRE

Mercredi 3	20h
Jeudi 4	20h
Vendredi 5	20h
Samedi 6	20h
Dimanche 7	16h

Relâche le lundi

RENSEIGNEMENTS - RESERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)
Toute l'actualité du Théâtre sur notre site **www.celestins-lyon.org**



CONTACT PRESSE

Magali Folléa

Tél. 04 72 77 48 83 - Fax 04 72 77 48 89

magali.follea@celestins-lyon.org

Vous pouvez télécharger les dossiers de presse et photos des spectacles sur notre site www.celestins-lyon.org

Les Célestins, Théâtre de Lyon sont soutenus par le cercle des entreprises mécènes :

Premier membre fondateur



Membre associé

D&RH - AVOCATS
Droit de Ressources Humaines

Membre ami



CAISSE D'ÉPARGNE
RHÔNE-ALPES

Mécène de projet

Fondation
Orange